

NOS GRAVURES

En Orient

La vue de l'intérieur d'une batterie égyptienne nous montre des hommes disciplinés à l'euro-péenne, dirigeant leur feu avec méthode, et sachant plier le fanatisme oriental aux exigences de la guerre moderne.

Quant aux uniformes de l'armée égyptienne, ils ont été dessinés par M. Riou, également d'après nature. Les petites choses sont souvent précieuses comme indications : ces uniformes montrent la tendance des Egyptiens à marcher sur les traces des armées d'Europe. Ils ne sont guère plus chamarrés que les nôtres et sont fort appropriés au climat du pays. Tout cela ne promet peut-être pas à l'Angleterre une tâche aussi facile qu'on pourrait le penser.

Arabi Pacha

Un correspondant d'Espagne donne des détails bien curieux, mais un peu extraordinaires, en vérité, sur l'origine d'Arabi Pacha, qui ne serait, d'après lui, qu'un vulgaire renégat et un aventurier hardi. Nous reproduisons cette histoire tout en laissant la responsabilité à son auteur.

A Denia, dans la province d'Alicante, est depuis longtemps établie une famille d'humbles cultivateurs qui porte le nom d'Arabi. Cette famille se compose de cinq personnes : Francisco Arabi, le père ; Dolorès, la mère, et trois enfants, dont deux filles. Une de celles-ci a été mariée à un matelot de la flotte, qui se noya sur les côtes de Mozambique lors du naufrage de la frégate le *Duc de Lotoman*. Le père est aujourd'hui un vieillard de soixante-dix-sept ans. Il est connu dans le pays sous le nom de *Tio Arabi*. Son fils aîné, Toni, disparu depuis de longues années, serait le renégat qui occupe actuellement le pouvoir en Egypte. Il navigua dès l'âge le plus tendre, et par son intelligence et son habileté, il parvint rapidement aux grades de pilote, puis de contremaître. Pendant sept ans, il servit à bord d'une goëlette de la matricule d'Iviça, dans les Baléares, le *Général Infante*, laquelle fit également naufrage. Dans un de ses voyages sur la côte de Tunisie, Arabi eût une discussion avec son capitaine ; il le frappa, et redoutant le châtiement qui devait en résulter pour lui, il chercha un refuge auprès d'une troupe de maraudeurs qu'il avait rencontrée par là.

Deux ans après, on apprit au pays qu'il commandait un navire tunisien et qu'il avait embrassé la religion mahométane. Ce furent les dernières nouvelles qui y parvinrent sur son compte. Depuis cette époque sa famille était restée dans l'ignorance de ce qu'il était devenu, lorsque tout à coup s'est fait autour de sa personne l'immense bruit dont l'écho est parvenu jusqu'à Denia. De là, joie extrême du *Tio Arabi* et de toute la famille, qui donnent à tout venant des détails sur l'enfance de l'agitateur de l'Egypte. C'était, paraît-il, un fort joli garçon qu'Arabi, lorsqu'il était Espagnol et chrétien. Il avait le regard mélancolique et doux, le nez un peu gros, la chevelure noire et touffue, la figure ovale. Il portait d'habitude la moustache, et sa lèvre inférieure, un peu épaisse et avancée, à la façon des vieux portraits de la maison d'Autriche, imprimait à l'ensemble de sa physiologie un air de dédain fort caractérisé. Peu souvent on le surprenait à rire ; il était généralement pensif. Dans ses divers voyages en France il avait appris à parler assez couramment le français.

Inauguration du Nouvel Hôtel de Ville de Paris

Dans les illustrations de ce jour nous donnons à nos lecteurs une gravure représentant la grande Salle des Fêtes du nouvel Hôtel de Ville de Paris au moment du banquet d'inauguration. Nous donnons aussi les figures des deux grands architectes de talent qui ont mené à bonne fin cette grande œuvre, Messieurs Ballu et de Perthes. Le premier, qui était officier de la Légion d'Honneur a été nommé commandeur et le second chevalier. Cette fête a eu lieu le 13 juillet dernier.

Les invités se sont réunis dans la salle du conseil municipal, transformée en salle de réception pour la circonstance.

A 5½ heures le Président de la République est arrivé, conduit par le préfet de la Seine et le président du conseil municipal. Il est allé se placer au fond de la salle. M. Floquet lui a présenté M. Lavastre, l'habile décorateur qui a exécuté le plafond provisoire de la salle des Fêtes, et M. Riffault, le grand entrepreneur qui a construit presque toutes les maçonneries du vaste édifice, auxquels il a remis la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur. Puis tous les invités sont venus le saluer.

A six heures et quart, on s'est rendu à la salle des Fêtes. L'ordre du cortège avait été soigneusement réglé d'avance. On avait eu la précaution de donner à chaque invité un plan de la salle et des tables, contenant toutes les indications nécessaires pour qu'il pût trouver sans peine sa place. Mais la salle est si grande et les tables si longues, qu'il s'écoula bien dix minutes avant que

tout le monde fût assis. De ci de là on remarquait quelques vides ; M. Gambetta, subitement appelé auprès de sa mère, malade, n'est point venu. Au dernier moment quelques invités ont été empêchés.

Le Président de la République présidait la table d'honneur. Les autres tables étaient présidées par des conseillers municipaux.

Cent quarante maîtres d'hôtel en habit noir et en cravate blanche, les lèvres et le menton rasés, un flot de rubans aux couleurs de la ville, bleu et rouge, à la boutonnière, faisaient le service, qui a été très rondement mené. Il y aurait eu un tableau bien intéressant à faire les coulisses d'un grand banquet. Plusieurs salles avaient été abandonnées aux cuisiniers. Là des bataillons de marmitons dans le costume traditionnel, le tablier blanc et la toque de calicot, préparaient en grande hâte les plats qu'emportaient les maîtres d'hôtel. Tantôt s'alignaient sur les tables des files de canetons, tantôt des bandes de poulardes que l'on dressait dans la vaisselle argentée. Tantôt on bâtissait adroitement les frères clochetons des chauds-froids, tantôt les tours plus solides des glaces. Après avoir pris la physiologie de la salle des Fêtes, les dessinateurs venus au banquet n'ont pas manqué de faire un tour aux cuisines, où on les voyait noter à la pointe du crayon une foule d'incidents pittoresques.

Au dessert trois discours furent prononcés par le Président de la République, M. Floquet, préfet de la Seine et M. Gougeon, président du conseil municipal de Paris.

Des salves d'applaudissements ont salué ces trois discours.

Il était huit heures. Le banquet était terminé. Les invités, dans l'ordre réglé par le cérémonial, arrêté d'avance, sont revenus dans la salle du conseil municipal, où le café était servi. En une heure, les couverts et les tables, toutes les traces du banquet ont disparu, et vers neuf heures, quand a commencé la réception, la salle des Fêtes et la salle Saint-Jean transformées en un immense buffet, ont pu être ouvertes au public. On juge aisément de ce qu'a dû être une réception pour laquelle huit mille invitations, adressées exclusivement à des hommes, avaient été données. On visitait le monument, on parcourait les salles, on s'arrêtait un moment au buffet et on repartait. Grâce aux mesures prises, cette masse énorme a pu circuler sans la moindre confusion.

De la salle du conseil municipal on jouissait d'un spectacle grandiose qui restera inoubliable pour ceux qui l'ont vu. Des portiques lumineux faisaient façade sur la place, puis, tournant dans l'avenue Victoria, formaient une avenue lumineuse qui montait dans le lointain jusqu'à un immense soleil de verres de couleur, installé près du Châtelet. Des cordons de gaz couraient sur des maisons de la place et de l'avenue, et en dessinaient l'architecture.

Les deux fontaines de la place, éclairées à la lumière électrique, semblaient ruisseler de diamants ; des cordons de globes lumineux pareils à d'énormes perles entouraient les plateaux sur lesquels elles sont construites. Sur la gauche, le pont d'Arcole disparaissait sous des guirlandes de feux rouges et bleus, les couleurs de la ville.

Cela était fort beau, mais cela n'était rien encore. Cette immense place, cette immense avenue Victoria étaient remplies de la foule la plus dense qu'on puisse imaginer. Combien étaient-ils ? Deux cent mille ? trois cent mille ? Qui pourrait le dire ? Ce formidable rassemblement éveillait l'idée de l'Océan : comme lui, il avait des vagues qui venaient battre contre le cordon de municipaux et de sergents de ville alignés devant l'Hôtel de Ville ; des poussées irrésistibles faisaient onduler ce cordon qui empêchait la foule de se briser contre les murs. Parfois, comme un navire en détresse, on apercevait une voiture d'invités qui, au lieu de gagner la place Lobau, s'était égarée dans l'avenue Victoria : elle essayait vainement de gouverner au milieu des courants qui agitaient cette mer humaine, on voyait la houle la rouler et la balancer exactement comme elle fait d'une barque.

Et toute cette foule, s'enivrant de sa propre joie, chantait, et, quand elle avait chanté, elle s'applaudissait elle-même. On lui répondait par des applaudissements de la salle du conseil municipal. Là, les chœurs de l'Opéra, installés dans les tribunes, essayaient de se faire entendre, mais la grande voix, l'immense clameur, ce chœur aux cent mille poitrines qui partait d'en bas, couvrait tout, c'était lui qu'il fallait écouter. Si bien que, vers onze heures, les choristes sont venus se mettre aux fenêtres et ont entonné la *Marseillaise* pour se mettre à l'unisson. Alors la scène est devenue indescriptible. Probablement on n'entendra jamais plus cela, ce concert de tout un peuple. A ce moment-là la population parisienne a vraiment consacré son nouvel Hôtel de ville. Et il nous revenait devant cette étonnante manifestation la même réflexion que le matin à l'inauguration du monument de Michelet : Ah ! si de pareilles fêtes où la concorde est un moment réalisée par l'unanimité de l'élan des cœurs ; si de pareilles fêtes pouvaient laisser un souvenir dans les esprits, si elles pouvaient avoir des conséquences durables, si elles nous laissaient un peu moins divisés !

L'EXPOSITION PROVINCIALE

Nous croyons de notre devoir de faire, comme l'an dernier, un appel à nos compatriotes canadiens-français pour les engager à faire tous les efforts possibles afin de figurer dignement à la prochaine exposition provinciale qui aura lieu à Montréal en septembre prochain.

On ne doit pas perdre de vue que ces expositions sont très utiles et qu'il est du devoir de tous ceux qui sont engagés dans les arts, les manufactures ou l'agriculture d'y contribuer, s'ils veulent le progrès de leur patrie et leur avantage personnel.

Car, outre qu'elles sont un moyen d'encouragement du progrès matériel, elles contribuent à faire connaître les ressources naturelles du pays, ses productions, son état actuel au point de vue des arts, des manufactures et de l'agriculture.

Déjà la province de Québec a prouvé en maintes circonstances qu'elle était dans une voie d'avancement remarquable ; il s'agit donc cette année de démontrer que cet avancement s'est continué.

C'est pourquoi nous invitons tous ceux de nos compatriotes français qui peuvent contribuer à la prochaine exposition de la faire avec zèle, afin de ne pas mériter le reproche d'apathie que nos compatriotes anglais nous adressent souvent.—(*Le Monde*).

Incendie à Saint-Sauveur de Québec

Vers minuit et demi, samedi dernier, le feu se déclara dans les écuries de M. Dion, côté est de la rue Sauvageau, Saint-Sauveur, en face du presbytère des Révérends Pères Oblats.

Le feu se propagea avec une rapidité effrayante, et il avait déjà fait des ravages quand l'alarme fut donnée et les pompiers rendus sur le théâtre de l'incendie. Les maisons voisines, qui étaient en bois, fournirent un nouvel aliment aux flammes qui dirigèrent leurs ravages vers la ville. Le feu s'arrêta à la maison en brique de M. Tanguay, sur la rue Sauvageau, mais s'attaqua en arrière, dans la boutique de carrosserie de M. Prosper Giroux, sur la rue Saint-Valier. Cette grande boutique était en bois, et contenant des huiles, vernis et autres matériaux inflammables, l'incendie reprit de nouveau toute sa force et consuma les deux grandes maisons en briques à trois étages, situées à l'est et à l'ouest, appartenant l'une à M. Plamondon, et l'autre à M. Pierre Giroux et à madame veuve Leclerc.

Pendant tout ce temps, les brigades de feu de Québec et de Saint-Sauveur travaillaient avec l'ardeur accoutumée, mais leurs mouvements étaient beaucoup gênés par la foule qui encombrait les rues.

Voici les noms de ceux qui ont souffert des pertes dans ce désastre. Sur la rue Sauvageau : M. McHugh, ouvrier, \$700 ; M. Blouin, boucher, \$1,200 ; M. Dion, fabricant de fleur préparée, \$4,000 ; M. Lapointe, pilote, deux maisons, \$3,000 ; M. Labrecque, laitier, \$2,000. Il y a aussi quelques petites maisons sur la rue Demers qui ont été brûlées.

Sur la rue Saint-Valier, dans la maison de M. Plamondon : M. J. Plamondon, marchandises ; N. O. Ruel, peintre ; M. Gagnon, meublier. Dans la maison de madame Leclerc : M. Nolet, notaire ; Mlles Castonguay et Vaillancourt, libraires, M. J. Leclerc, cordonnier.

Toutes ces personnes ont été victimes de l'incendie.

Comme dans tous les grands feux, il y avait des individus sans foi ni loi qui profitaient de la confusion générale pour s'emparer de tout ce qui leur tombait sous la main. Quatre ou cinq personnes seulement ont reçu des blessures de peu de gravité.

La magnifique église de Saint-Sauveur a été sauvée.

Amusante coïncidence.

Un homme mal élevé, passant devant la nouvelle horloge de l'Hôtel-de-Ville de Paris, à une heure du matin, fait un bruit connu au moment où l'heure sonne :

—Tiens ! s'écrie-t-il joyeux, je vais comme l'Hôtel-de-Ville !

Il n'y a aucun danger si vous faites usage des Amers de Houblon, un puissant remède contre toutes les maladies du foie, des Rognon et diabète.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *Franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. Noves, 148, Power's Block, Rochester